

Du 25
au 27 mai

14
AUTOUR
DE LA
LITTÉRATURE
NÉERLANDOPHONE
ET DES AUTEURS
INVITÉS
À LA COMÉDIE
DU LIVRE



► REPORTAGE
► Dans le plat pays
dont les livres
sont les montagnes
► LITTÉRATURE
► Margriet de Moor
(photo), Alexander
Münninghof, H. M. van
den Brink, Stephan
Enter, Astrid
Holleeder, Annelies
Verbeke, Simone
van der Vlugt...

Pays-Bas, Belgique Haut la littérature!

Les lettres néerlandophones
sont à l'honneur
de la 33^e Comédie du livre.
Quatre pages d'enquête,
d'entretien et
de critique littéraire



Château de sable visible depuis la promenade, à Ostende, Belgique, 2017. ALEX CRETEY SYSTEMANS

FLORENCE NOIVILLE

Envoyée spéciale à Amsterdam et à Bruxelles

Amsterdam. Sur les bords du Brouwersgracht, Margot Dijkgraaf commente l'essai qu'elle vient de publier à l'occasion de la remise du prix Libris, le Goncourt néerlandais. Dans cet ouvrage intitulé *Geen verlangen zonder tekort* (« Pas de désir sans manque »), cette critique littéraire au journal *NRC Handelsblad* – qui est aussi l'auteure d'un essai sur l'œuvre de Hella S. Haasse, la grande dame des lettres néerlandaises (1918-2011) – ironise sur la méconnaissance qu'a la France de ces dernières. « Demandez à un Français quelle est sa première association d'idées avec les Pays-Bas, écrit-elle. Il vous répondra : "Amsterdam, les canaux, Rembrandt et la drogue." Quelquefois la tolérance et Descartes. Mais si vous lui demandez s'il connaît la littérature néerlandophone, un petit silence s'installe. Puis il vous dira : "Anne Frank habitait bien Amsterdam, non ?" »

De bons lecteurs seront certes en mesure de citer quelques noms – Hella Haasse, Harry Mulisch, Hugo Claus, Cees

Nooteboom, Anna Enquist, Arnon Grünberg, Stefan Hertmans, David Van Reybrouck... Mais, même pour ceux-là, il est souvent difficile de caractériser l'imaginaire néerlandophone. Contrairement au polar suédois, au réalisme magique sud-américain ou au gothique anglais, aucune étiquette – et c'est sans doute heureux – ne s'y attache à première vue. Le nombre de traductions n'est pas en cause, il ne cesse de croître. « Il y a trente-cinq ans, il fallait batailler pour imposer un livre néerlandais. Aujourd'hui, la concurrence joue à plein. Il n'est pas rare que cinq ou six éditeurs français se disputent un même titre », note le traducteur Philippe Noble.

D'où vient alors cette difficulté à cerner cette littérature ? D'abord du fait qu'elle est à cheval sur deux pays. Les 30 auteurs présents cette année à la Comédie du livre de Montpellier écrivent certes tous pour le public néerlandophone (26 millions de locuteurs), mais certains viennent des Pays-Bas et d'autres de Belgique. « Or ce n'est que pendant un très court laps de temps, de 1815 à 1830, que ces deux pays n'en ont fait qu'un », remarque Matthijs de Ridder, écrivain néerlandais installé en Belgique et président de l'Union des écrivains flamands. Auteur de « Rythmes révoltés. Histoire du XX^e siècle à travers le jazz » (2012, non traduit) et bientôt d'une biographie du poète belge dada Paul van Ostaïjen (1896-1928), de Ridder rappelle

que « le reste du temps, les deux pays n'ont pas du tout eu la même histoire, et leur langue non plus. Tandis que le néerlandais a toujours été "installé" aux Pays-Bas, il a fallu attendre 1898 pour qu'il soit officiellement reconnu en Flandre ». Et même 1930 pour que des cours soient dispensés en néerlandais à l'université de Gand !

A ces héritages historiques très différents s'ajoute le fait que la langue n'est pas exactement la même dans les deux

« Il y a trente-cinq ans, il fallait batailler pour imposer un livre néerlandais en France. Aujourd'hui, la concurrence joue à plein »

Philippe Noble
traducteur

pays. « Les Néerlandais considèrent souvent le flamand comme une variante exotique de leur langue », note Matthijs de Ridder, qui va jusqu'à parler de « complexe de grand ou de petit frère selon que l'on se place d'un côté ou de l'autre de la frontière ». Conséquence : cette même frontière, le livre néerlandophone ne la passe pas aussi aisément dans un sens que dans l'autre. « Alors que les Flamands lisent des auteurs néerlandais, l'inverse est

beaucoup moins vrai », assure Jack McMartin, un jeune doctorant qui prépare une thèse sur « le livre flamand dans le paysage littéraire transnational », à l'université KU Leuven de Louvain.

Au premier étage de sa jolie demeure amstello-damoise, entouré de peintures et d'œuvres d'art, le grand écrivain Cees Nooteboom relativise pourtant ces différences. « Jamais je n'ai éprouvé une plus grande complicité intellectuelle que celle

que nous avons avec Hugo Claus, [l'auteur flamand du *Chagrin des Belges* (1983)] », affirme Nooteboom, dont Actes Sud s'apprête à publier l'œuvre poétique, encore inconnue du public français. A quoi cette affinité peut-elle tenir ? Peut-être à un intérêt pour les mêmes thèmes. Ceux, récurrents, qui finissent par apparaître lorsqu'on observe de plus près cette littérature. La première veine – qui court depuis les années 1950 – est celle de la vie domestique. Dans des intérieurs hollandais rappelant ceux du Siècle d'or se jouent des drames feutrés. C'est souvent le cas chez Anna Enquist, Margriet de Moor, Toine Heijmans ou Tommy Wieringa, dont le récent roman, *Une femme jeune et belle* (Actes Sud, 2017), nous entraîne dans le névrotique désarroi d'un homme mûr devenu père. Ça l'est

LIRE LA SUITE PAGE 2

ET AUSSI

5
LITTÉRATURE
FRANÇAISE
Régine Detambel,
Benoît Cohen

6
HISTOIRE
D'UN LIVRE
« Une famille corse »,
de Robert
Colonna d'Istria



7
ESSAIS
L'histoire andalouse
loin des clichés,
par Joseph Pérez

9
C'EST
D'ACTUALITÉ
Mathieu Amalric parle
de la lecture publique

10
RENCONTRE
Emmanuel Le Roy
Ladurie : « Ma raison
d'exister, c'est écrire »



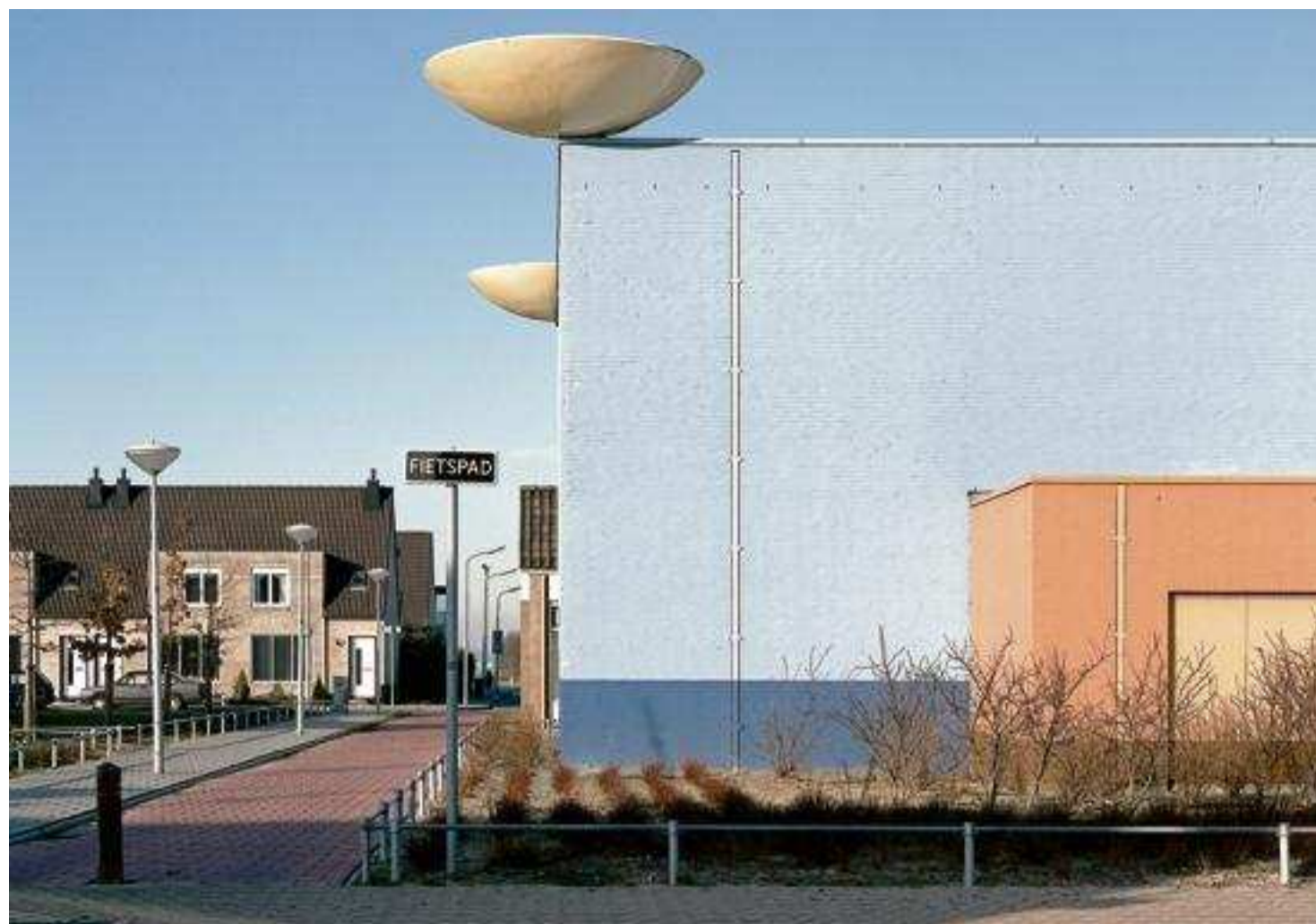
Belgique, Pays-Bas : haut les Lettres !

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

aussi chez des auteurs plus jeunes : les Néerlandaises Niina Weijers et Inge Schilperoord s'intéressent aux crises d'identité (*Les Conséquences*, Actes Sud, 2017) et à la folie (*La Tanche*, Belfond, 2017) quand la Belge Lize Spit explore les fragilités de l'adolescence (*Débâcle*, Actes Sud, 2018).

A la veine de l'intime s'oppose celle de l'ailleurs. Les récits de voyage de Cees Nootboom, Lieve Joris, Jan Brokken, Frank Westerman... Mais aussi toute une littérature de non-fiction au croisement de l'enquête, de l'histoire orale et de la littérature post-coloniale. Cette dernière a le vent en poupe. Des auteurs comme David Van Reybrouck ou Alfred Birney apparaissant en quelque sorte comme les lointains disciples du Néerlandais Multatuli (1820-1887) et de son *Max Havelaar*, célèbre roman-pamphlet qui, en 1860, bouleversa l'opinion publique en dénonçant l'exploitation coloniale à Java. Revenant sur le même thème, un siècle et demi plus tard, Birney a publié *De tolk van Java* (« L'interprète de Java », 2017, non traduit), un livre basé sur le journal de son père engagé aux côtés des Hollandais pendant la guerre de 1945-1949.

« *L'Interprète de Java* est un ouvrage majeur offrant un accès de première main aux atrocités de la guerre coloniale », observe David Van Reybrouck. Cet écrivain et intellectuel flamand sait de quoi il parle. Lui-même a fait date en 2010 avec *Congo. Une histoire* (Actes Sud). Mélange de tranches de vies, d'analyses historiques et de récit littéraire, cette très originale approche de l'ex-colonie belge est devenue un best-seller, en passe d'être traduit en Chine. Et David Van Reybrouck continue sur sa lancée. « *Après la sortie de Congo, j'ai donné énormément de conférences aux Pays-Bas*, raconte-t-il. *Chaque fois, à la fin, quelqu'un me disait : "C'est formidable, mais pourquoi n'y a-t-il personne pour écrire un livre pareil sur l'Indonésie ?" J'ai posé la question à de grands écrivains néerlandais comme Geert Mak et Frank Westerman, j'ai attendu cinq ans, et puis je m'y suis attelé moi-même, oui, en tant que Belge...* » Van Reybrouck explique que, ces trois dernières années, il a interviewé près de 200 témoins, en Indonésie, aux Pays-Bas, au Japon et au Népal. « *La plupart avaient entre 90 et 100 ans... Des témoignages vraiment incroyables, mais rarement récoltés. Je me souviens de cette dame très âgée, à Sulawesi [une île indonésienne],*



Hoofddorp, dans la banlieue d'Amsterdam, en 1996. THEO BAART

qui avait été le témoin oculaire d'un très grand massacre perpétré par les Hollandais. "Avez-vous parlé de tout ça à des Européens?", lui ai-je demandé. "Non, m'a-t-elle dit, vous êtes le premier à venir me voir..." »

Entre les deux extrémités de ce spectre – la littérature du huis clos et celle des lointains –, le bouillonnant Tom Lanoye s'enorgueillit de mélanger « *tous les genres littéraires : romans, nouvelles, pièces de théâtre, y compris adaptations radicales de classiques, mais aussi poèmes, articles polémiques ou satiriques...* » Tandis qu'un autre Flamand, le poète et romancier Stefan Hertmans a connu un vif succès avec *Guerre et térébenthine*, un

« C'est une littérature très libre. Ce n'est qu'en France qu'on me pose toujours la question : "Mais finalement, vous êtes quoi ? Romancier, essayiste, historien ?" »

David Van Reybrouck
écrivain flamand

livre fondé sur les carnets de guerre de son grand-père (Gallimard, 2017). Se sentent-ils emblématiques de la littérature néerlandophone ? Difficile à dire. Lanoye insiste sur le fait que, tout en innovant, il s'inspire de la tradition flamande. « *Celle qui va de Charles De Coster et son Thyl Ulenspiegel à Hugo Claus et Jacques Brel, en passant par Michel de Ghelderode. Autrement dit, une tradition baroque, turbulente, exubérante, à laquelle s'ajoute l'influence de cinéastes américains comme Tarantino, Scorsese ou Mamet.* » Quant à Hertmans, il s'inscrit en faux contre la notion de litté-

ture nationale ou même régionale : « *J'ai toujours cru qu'une littérature devait se tenir loin des nationalismes et des chauvinismes identitaires.* »

Dans tous les cas, pourtant, le fait d'écrire dans une « petite langue » – le néerlandais est parlé par environ 0,3 % de la population mondiale – oblige les néerlandophones à stimuler le plus possible l'exportation de leur littérature. En Flandre comme aux Pays-Bas, d'importantes organisations publiques, telles que les deux Fonds voor de Letteren (« fonds pour les lettres », respectivement basés à Amsterdam et Berchem), soutiennent activement la promotion du livre à l'étranger. « *L'institution néerlandaise est la plus ancienne et la plus puissante des deux*, note Jack McMartin. *Mais les Flamands tirent leur épingle du jeu en misant sur leurs domaines forts comme la littérature jeunesse, la BD ou le roman graphique.* »

Dans un petit bassin linguistique, il est également important de faire naître et de cultiver les lecteurs. La Semaine nationale du livre pour enfants, par exemple, est là pour ça. Véritable institution dans le paysage culturel néerlandais, elle a été instituée en 1950 par la Fondation CPNB, chargée de la promotion du livre et de la lecture aux Pays-Bas (créée en 1931). Chaque année, en octobre, dix jours sont consacrés au livre jeunesse, explique Fleur van Koppen, du Fonds voor de Letteren. « *Quand vous achetez un livre, les libraires vous en offrent un autre en cadeau. Un roman ou une non-fiction pour adolescents – l'opération s'adresse en priorité aux plus de 10 ans –, qui a été commandé spécialement à un auteur par la CPNB et tiré à 500 000 exemplaires.* » Le sponsor est la NS, les chemins de fer néerlandais : pendant une journée, on peut sillonner gratuitement les Pays-Bas en train si on a avec soi le livre-cadeau,

qui devient alors le billet de train ou l'équivalent momentané du titre de transport. Il existe également une compétition visant à sélectionner les meilleurs lecteurs à voix haute du pays, qui remporte énormément de succès auprès des jeunes. Elle a lieu dans les classes, les communes, les provinces... et l'on peut s'y présenter seul ou en équipe, le tout débouchant sur une grande confrontation des finalistes des douze provinces des Pays-Bas.

Tom Lanoye abonde dans ce sens : « *Loralité et le spectacle sont la base de la littérature.* » Il évoque ses pièces jouées à Avignon, mais aussi les spectacles théâtraux dérivés de ses livres, qu'il interprète seul sur scène devant des foules enthousiastes. « *J'ai compris que la littérature a le droit d'être de la musique. Tout ce que j'écris doit pouvoir être joué* », note ce gourmand du verbe.

Jeu, musique, spontanéité, hardiesse... Lorsqu'on lui demande ce qui le frappe le plus dans la littérature néerlandophone, David Van Reybrouck évoque cette absence de contraintes. « *C'est une littérature très libre. Ce n'est qu'en France qu'on me pose toujours la question : "Mais finalement, vous êtes quoi ? Romancier, essayiste, historien ?" Ce n'est qu'en France que mes livres sont appelés "ovnis littéraires" et qu'on me qualifie d'inclassable. Comment le théâtre flamand a-t-il pu devenir aussi libre ? Parce qu'il n'avait ni Molière ni institutionnalisation étatique autour d'un panthéon. C'est vrai, nous avons Vondel [Joost van den Vondel, 1587-1679], l'équivalent de Racine, mais il ne pèse pas sur nos épaules. La littérature néerlandophone est plus horizontale. Elle fait montre de beaucoup de curiosité. Allez, enfants de la patrie, sortez de vos cases et allez faire un tour dans les polders !* » ■

Florence Noiville

Anna Enquist : « Aux Pays-Bas, on aime la brièveté et le sens du détail »

La grande écrivaine amstellodamoise évoque sa triple carrière, de pianiste, de psychanalyste et d'auteure

ENTRETIEN

Entretien littéraire. Anna Enquist dialogue avec Florence Noiville. Salle Molière, samedi 26 mai, 11 h 30.

De son vrai nom Christa Widlund-Broer, Anna Enquist est née en 1945 à Amsterdam. Après des études de piano au conservatoire de La Haye, elle étudie la psychologie et devient psychanalyste. Elle mène une double carrière de pianiste et de psychanalyste jusqu'en 1987, date à laquelle

elle se consacre à l'écriture. En 1991, elle publie son premier recueil de poésie *Soldatenliederen* (« Chants de soldats », non traduit) et, en 1994, à près de 50 ans, son premier roman, *Le Chef-d'œuvre*. Ses livres sont publiés chez Actes Sud. Elle est aujourd'hui, sans conteste, l'une des voix les plus fortes de la littérature néerlandaise.

Vous êtes devenue écrivaine par accident, dites-vous. Comment cela s'est-il passé ?

Je n'avais jamais pensé écrire. J'étais pianiste. Mais j'ai dû fermer mon piano par manque de temps et parce qu'il m'était impossible de maintenir mon niveau technique – à l'époque,

j'avais deux jeunes enfants et j'étais membre de l'Institut néerlandais de psychanalyse. Cela m'a tellement déprimée que, la nuit, j'étais incapable de dormir. Alors je me suis mise à griffonner. Des mots qui ressemblaient à de la poésie. Et qui ont trouvé un éditeur... Aujourd'hui, j'ai repris la musique et ces trois activités – écriture, psychanalyse, piano – se nourrissent l'une de l'autre. Toutes reposent sur l'art de mettre du sens sur ce qu'on entend. Evidemment, la musique (rythmes, consonances...) influence ma poésie. Mais ma prose aussi en est saturée. J'ai construit plusieurs romans selon la structure d'œuvres musicales. Quant à la psychanalyse, elle m'aide à don-

ner corps à mes personnages, à leur forger un passé crédible. Mais il arrive qu'elle me lasse un peu. Je laisse alors mes créatures agir à leur guise même si c'est contraire à leur personnalité.

Qu'est-ce qui est au cœur de votre écriture ?

La grande question, dans tous mes livres, consiste à savoir comment on remonte la pente après un coup dur du destin [*Anna Enquist a elle-même perdu sa fille accidentellement*], comment on repense sa vie après un deuil [*Le Retour, Contrepoint*] ou une enfance difficile [*Le Chef-d'œuvre, Le Secret*]. Mon prochain livre [*Want de avond, "Parce que la nuit"*], à paraître en juin aux Pays-

Bas] en est l'illustration. C'est en quelque sorte la suite de *Quatuor* [2016]. J'essaie de voir si, entre les quatre personnes, l'amitié est « réparable », si la musique peut les aider, sinon à se « soigner », du moins à se relever. Car la pratique musicale concrète – travailler, répéter, jouer – suppose d'être entièrement absorbé.

Vous avez occupé la fonction de « poète officiel » d'Amsterdam. Dans quelle mesure votre œuvre est-elle représentative de la littérature néerlandophone ?

Quand on est poète de la ville, comme je l'ai été pendant deux ans, en 2014 et 2015, on doit composer un poème chaque mois à

propos d'un événement ou d'un lieu qui la concerne. Par exemple, j'ai écrit des vers que vous trouverez sur des bancs près des gares de la nouvelle ligne de métro. C'était très amusant à faire.

Je ne pense pas que mon travail soit typiquement néerlandais, sauf peut-être en cela : j'aime écrire de façon concrète et concise. J'ai été influencée par des auteurs comme M. Vasalis [1909-1998], Rutger Kopland [1934-2012] ou Eva Gerlach, des écrivains qui privilégient la simplicité, la clarté. De façon générale, aux Pays-Bas, on aime l'efficacité, pas les textes fleuves. Brièveté, modestie et sens du détail sont les trois piliers de notre littérature. ■

Propos recueillis par Fl. N.

Dans « Au premier regard », la romancière néerlandaise explore avec adresse la fragilité des traces que laisse une première idylle vécue sans passion

L'introspection douce selon Margriet de Moor

« **Ecrire la musique** ». Rencontre avec Vincent Borel, Jean Mattern et Margriet de Moor. Salle Molière, samedi 26 mai, 15 h 30.

Soirée de clôture. Entretien avec Margriet de Moor. Salle Molière, dimanche 27 mai, 18 heures.

ARIANE SINGER

La pâtisserie, dit-on, apaise l'âme. Peser, mélanger, pétrir, faire lever, enfourner... Et si ces simples gestes, en reconnectant les sens à l'esprit, le palpable à l'intangible, étaient les antidotes les plus efficaces aux douleurs enfouies ? On peut légitimement se poser la question à la lecture d'*Au premier regard*, septième roman traduit en français de Margriet de Moor, née en 1941 et grande figure des lettres néerlandaises.

Dans ce livre court au charme mystérieux, voire perturbant, une femme, en proie à l'insomnie, prépare des gâteaux jusqu'au lever du jour. A l'étage du dessus, elle a laissé, profondément endormi, son nouvel amant de passage : un homme divorcé, rencontré le matin même grâce à une petite annonce et venu lui rendre visite, dans son village du nord des Pays-Bas où les arbres gèlent en hiver. Si cette nuit est différente des autres, c'est que, au terme d'une journée passée avec cet inconnu, cette femme a vu une brèche se rouvrir dans une histoire personnelle qu'elle semblait avoir surmontée.

Deuil précoce

Des années auparavant, elle s'est en effet retrouvée veuve, à 25 ans, après quatorze mois de mariage, lorsque son mari, Ton, s'est suicidé sans laisser d'explication. A l'homme qui partage son lit, elle a livré le récit de ce deuil précoce, comme elle l'a fait avec ses précédentes conquêtes : dans un pur souci d'information, en s'en tenant aux faits, sans s'épancher outre mesure. Mais quelque chose – un amour naissant pour ce nouveau venu ? Le désir d'aller de l'avant ? – la pousse, cette fois, à s'intéresser de plus près à sa courte vie



Margriet de Moor, en 2012. ISOLDE OHLBAUM/LAIF-REA

conjugale et à la personnalité de son défunt mari.

Ecrivaine de l'introspection, sans excès de psychologie, Margriet de Moor place très habilement sa narratrice face à ce passé sur lequel elle tente de faire la lumière. Cette institutrice, restée dans le village où elle a vécu avec Ton, a-t-elle vraiment aimé cet homme ? Se souvient-elle seulement de lui ? Alors que le jeune couple était lié par une « évidence », un « amour-pour-toujours » contracté pendant leurs années d'études, la femme, dans ce long monologue, se surprend à devoir trouver les preuves de ce qui l'unissait réellement à son époux : le souvenir des petits déjeuners du dimanche, un billet signé de sa propre main, attestant ses sentiments...

Dans ce livre, qui tient autant de la confession à la première personne que du récit d'un travail de mémoire post-traumatique, Margriet de Moor explore avec adresse la fragilité des traces que laisse un premier amour sans histoires : une idylle vécue sans passion, mais dans une apaisante simplicité. Grâce à un fin travail

de construction temporelle où se superposent le présent de cette nuit blanche, le souvenir du jour que la narratrice vient de vivre avec son amant et le passé plus lointain de son premier amour, le roman fait réémerger cette histoire fondatrice pour la rendre à la réalité, loin de l'effacement auquel le refoulement la condamne.

Intensité soudaine

Qui est cet autre dont son héroïne a partagé la vie ? interroge surtout l'auteure, reprenant là une question régulière dans son œuvre. Comme dans *Gris d'abord puis blanc puis bleu* (Robert Lafont, 1993), où une femme quittait son mari pendant deux ans avant de revenir comme si de rien n'était, sans rien dire de son absence, Ton, ici, reste une énigme aux yeux de sa veuve. La mort de sa mère, alors qu'il avait 13 ans, puis celle de son père, sa passion pour l'agriculture alors qu'il étudiait le droit, ou une hypothétique liaison adultère suffisent-ils à expliquer son geste ? Margriet de Moor suggère quelques pistes, avec une sensibilité qui rappelle

celle de sa consœur et compatriote Anna Enquist (*lire page 2*).

Fluide et musicale, l'écriture de la romancière tient d'abord à distance le récit du drame. Mais elle se pare d'une intensité soudaine lorsqu'elle décrit les passions – colère, haine, jalousie, obsession amoureuse – qui animent successivement la narratrice lorsque cette dernière, prise d'une « fièvre inquisitrice », se décide à sonder le passé de son mari. Un vieux billet de parking retrouvé dans une veste, un agenda... Les restes d'une existence écourtée échappent souvent à toute tentative d'interprétation, nous rappelle Margriet de Moor, qui jongle joliment avec les silences et les questions en suspens. Accepter les non-dits, prendre son deuil entre ses mains comme on le ferait d'une pâte encore à travailler, pour pouvoir s'ouvrir à de nouveaux sentiments... Cette hypnotique peinture d'une résurrection amoureuse et sensuelle dit avec grâce le regret des rendez-vous ratés et l'espoir fragile des recommencements. ■

AU PREMIER REGARD (*Slapeloze nacht*), de Margriet de Moor, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Françoise Antoine, Grasset, « En lettres d'ancre », 150 p., 15 €.

Alexander Münninghoff sur la route de La Haye à Riga

L'écrivain conte la légende familiale, forgée au gré des crises européennes du XX^e siècle

« **La littérature et le réel** ». Rencontre avec Alexander Münninghoff, David Van Reybrouck et Frank Westerman. Espace rencontre Comédie, dimanche 27 Mai, 16 h 30.

ELENA BALZAMO

À l'aube du XX^e siècle, la Lettonie, berceau de la famille Münninghoff, était un pays multiethnique et multilingue. Les descendants de la noblesse balto-allemande, les Russes, les Lettons chrétiens et juifs s'y côtoyaient, proximité non exempte de conflits, mais qui favorisait contacts et mélanges. Dans les décennies qui suivirent la proclamation de l'indépendance, en 1918, à la suite à l'effondrement de l'Empire russe, le petit Etat balte fut le théâtre d'événements dramatiques d'une grande violence :

invasion soviétique, conséquence du pacte germano-soviétique, en 1940 ; invasion allemande en 1941 ; libération-invasion soviétique en 1944, qui scella le destin du pays au sein de l'URSS, jusqu'à la chute de celle-ci en 1991 et le retour à l'indépendance.

Né en avril 1944, entre deux bombardements de l'aviation soviétique à Poznan, où sa mère, évacuée de Riga, se trouve pendant que son père combat sur le front russe en uniforme des Waffen-SS, Alexander Münninghoff grandit aux Pays-Bas, dont était originaire son grand-père paternel. Il deviendra journaliste et travaillera pendant plusieurs années en Russie, pays natal de sa grand-mère paternelle, une comtesse russe. De cette macédoine domestique, il hérite non seulement le multilinguisme, mais aussi un nombre incroyable d'histoires, d'anecdotes et de légendes qui fournissent sa matière à *L'héritier du nom*.

Portant le sous-titre *Chronique familiale*, cette saga met en scène trois générations de Münninghoff et a pour théâtre d'action une bonne partie de l'Europe

– à la fois parce que la famille était en elle-même très ramifiée et parce que la guerre a grandement contribué à sa dispersion : la Lettonie, ce paradis perdu, les Pays-Bas, aimés par certains, abhorrés par d'autres, mais aussi l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la Belgique.

Un ton détaché, un brin amusé

Deux figures dominent la narration. Celle du grand-père, homme d'affaires de génie, marchand d'armes (mais pas seulement !), qui, à la veille de l'entrée des troupes russes à Riga, réussit à évacuer les siens vers la Hollande et qui, pendant les années de guerre, parvient à ménager l'occupant allemand, tout en fournissant de précieux renseignements aux Alliés. Et celle du père, adolescent puis adulte tourmenté, qui a le don de s'égarer en toute chose : en amour, en affaires, en guerre. L'opposition entre les deux hommes constitue le fil conducteur du récit – on ne peut s'empêcher de penser aux *Buddenbrook*, de Thomas Mann (1901).

Une histoire familiale tragique s'il en est, faite de conflits, de ruptures et de

deuils ; et cependant le ton sur lequel elle est racontée n'a rien de pathétique. Les personnages ont beau être excessifs, le narrateur ne l'est pas. Les drames les plus bouleversants sont narrés sur un ton détaché, un brin amusé même : on dirait un entomologiste décrivant l'agitation d'une colonie d'insectes. Ou un joueur d'échecs – et l'auteur en est un – analysant une partie, perdue ou gagnée peu importe, c'est l'élégance du coup qui compte. Un détachement surprenant à l'égard d'une histoire pourtant si intime. Mais, en y réfléchissant, on se rend compte que c'est certainement la meilleure façon de rendre justice à un passé familial, réel, palpitant, plus riche que n'importe quelle fiction romanesque. ■

L'HÉRITIER DU NOM. CHRONIQUE FAMILIALE (*De stamhouder. Een familiekronek*), d'Alexander Münninghoff, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Philippe Noble, Payot, 350 p., 22 €.

COMÉDIE DU LIVRE PRATIQUE

La 33^e édition de la Comédie du livre, dont « Le Monde » est partenaire, se tient à Montpellier, principalement place de la Comédie et esplanade Charles-de-Gaulle, du 25 au 27 mai.

Programme complet : comediedulivre.fr

► Les rendez-vous du « Monde »

Samedi 26 mai, 11 h 30. Entretien littéraire.

Anna Enquist dialogue avec Florence Noiville.

Samedi 26 mai, 14 heures.

Entretien littéraire. David van Reybrouck dialogue avec Florence Noiville.

Samedi 26 mai, 14 heures.

Entretien littéraire. Constance Debré dialogue avec Raphaëlle Leyris.

Samedi 26 mai, 17 h 30.

Entretien. Sabine Wespieser, éditrice invitée, Yanick Lahens et Diane Meur. Rencontre animée par Raphaëlle Leyris.

► Moments forts

Vendredi 25 mai, 14 h 30.

« L'étranger et nous » : rencontre avec Toine Heijmans, Fouad Laroui et Annelies Verbeke.

Vendredi 25 mai, 16 heures.

Entretien avec Florence Cestac.

Vendredi 25 mai, 20 heures.

Entretien littéraire avec Axel Kahn.

Samedi 26 mai, 10 heures.

Dialogue entre Stefan Hertmans et David van Reybrouck.

Samedi 26 mai, 11 h 30.

Entretien littéraire avec Jakuta Alikavazovic.

Samedi 26 mai, 14 heures.

Eric Vuillard dialogue avec Alice Zeniter.

Samedi 26 mai, 15 h 30.

« La Volte, des imaginaires indépendants ». Rencontre avec Jacques Barbéri, Alain Damasio et Iuvan.

Samedi 26 mai, 18 heures.

« Les états de l'âme ». Rencontre avec Anna Enquist et Stephan Enter.

Samedi 26 mai, 19 heures.

Entretien littéraire avec Herman Koch.

Dimanche 27 mai, 14 heures.

« L'invention des corps ». Concert littéraire avec Pierre Ducroz et Isard Cambray, pianiste.

Dimanche 27 mai, 15 heures.

Entretien littéraire avec Stefan Hertmans.

Dimanche 27 mai, 16 h 30.

« Réparer le monde : que peut la littérature ? » Rencontre avec François-Henri Désérable et Erwan Larher.

Dimanche 27 mai, 18 heures.

Soirée de clôture. Entretien avec Margriet de Moor.

Une sélection de parutions signées par des écrivains néerlandophones et francophones, présents pour la plupart à Montpellier



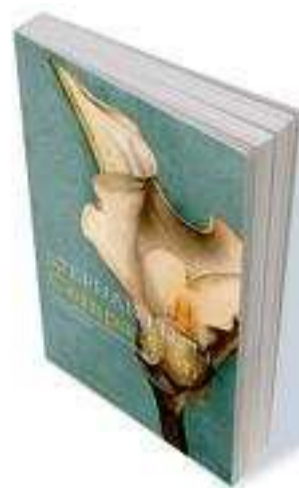
La mesure d'une vie

Parti à la retraite après quarante années de service au sein d'une même administration, un homme jette un regard en arrière : que s'est-il passé au cours de tout ce temps ? Quelle a été sa vie ? D'ailleurs, est-il toujours la même personne qu'il y a quarante ans ? Et sa femme ? Et ce collègue qui avait commencé sa carrière le même jour que lui et qu'il a côtoyé pendant toutes ces années ? Poussé au départ, ce dernier a disparu un an auparavant sans laisser de traces. Que sait vraiment de lui le narrateur ? Quant à ce travail auquel lui-même a consacré sa vie, ce travail qui consistait à contrôler

et à homologuer des appareils de mesure, avait-il vraiment un sens ? Existe-t-il des mesures, des poids – et plus généralement des vérités – immuables et universelles ? Voyez donc les horloges d'aujourd'hui dans l'espace public : nul ne les regarde plus. On consulte son portable. Même le temps est privatisé !

Sous la plume de H. M. van den Brink (né en 1956), l'histoire banale d'un petit fonctionnaire se transforme en une intense quête de valeurs, une recherche de sens à une époque où ce dernier se dérobe. Vu depuis un présent de plus en plus liquéfié, le passé, lui, semble au contraire se solidifier toujours plus. Mais les mécanismes à l'œuvre de nos jours n'étaient-ils pas déjà là dans les années 1960 ? L'arrivée au bureau d'un employé sans cravate n'était-elle pas un signe annonciateur des bouleversements à venir ? Sans forcément adhérer au raisonnement insolite et paradoxal de H. M. van den Brink, le lecteur est très vite subjugué par ces *Poids et mesures*. Ainsi que par l'étrange parabole du temps qui à la fois fige et transforme les choses, les idées et les êtres. Fascinant. ■ ELENA BALZAMO

Poids et mesures. Une comparaison (Dijk), de H. M. van den Brink, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Danielle Losman, Gallimard, « Du monde entier », 208 p., 19,50 €.

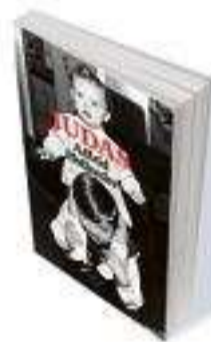


Cette partenaire idéale

Peut-on lier sa vie à une personne qu'on aime, mais qu'on ne désire pas ? Telle est la question qui taraude le héros du roman de Stephan Enter (né en 1973), son deuxième livre traduit en français après *Prises* (Actes Sud, 2015). L'histoire se déroule entre Amsterdam et Utrecht. Elle oscille entre l'attirance que le protagoniste éprouve pour une femme connue sur un site de rencontres et sa décision, sans cesse ajournée, de rompre avec elle – la personne en question ne correspondant pas à son image de la partenaire idéale. A force de fréquenter ces sites et d'en scruter les profils, l'homme croit en effet avoir des idées précises sur ce sujet. Avec une gourmandise non dissimulée, il passe de profil en profil, de rendez-vous en rendez-vous, éventuellement de lit en lit. Jusqu'à ce qu'il tombe sur un cas qu'il juge atypique, qui l'attire et lui répugne à la fois.

Stephan Enter éclaire ici la puissance des mécanismes de formatage mental. Ainsi que le poids des codes dans tous les domaines, qu'il s'agisse du sexe, de la cuisine, des lectures ou des marques de vêtements. L'homme qui s'enorgueillit de son ouverture d'esprit se révèle être le pire des esclaves : celui qui s'ignore. Et un problème à première vue futile en laisse entrevoir un autre, bien plus grave : que signifie être libre dans la société normée d'aujourd'hui ? ■ E. BA.

Compassion (Compassie), de Stephan Enter, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Annie Kroon, Actes Sud, 180 p., 19,80 €.



Un thriller du réel

Elle aussi est condamnée à perpétuité, dit-elle : « Une vie emplie d'effroi jusqu'à mon dernier souffle. » Astrid Holleeder, avocate pénaliste, se cache depuis que sa sœur et elle ont témoigné en 2015 – enregistrés

clandestins à l'appui – au procès de leur frère, le plus puissant chef mafieux des Pays-Bas. De sa prison de haute sécurité, Willem Holleeder, 60 ans cette année, a mis un contrat sur leur tête et lancé des tueurs à leurs trousses. Son premier fait d'armes, à 25 ans, en 1983, fut l'enlèvement de l'héritier de l'empire Heineken et de son chauffeur, rapt pour lequel il purgea une peine de douze ans. S'ensuivit, à sa libération, un régime de terreur grâce auquel il se bâtit un empire dans l'immobilier. Chantages, extorsions, multiples meurtres dont celui de son beau-frère et ami d'enfance... Étonnamment, Neus (le Nez), son surnom, devint en 2012 une vedette qu'on arrêtait dans la rue et que s'arrachaient les médias. Il tint même une chronique dans un journal qui lui servait à se disculper. Astrid Holleeder signe ici la radiographie d'une famille dysfonctionnelle, la sienne. *Judas*, incroyablement et passionnant thriller du réel, s'est vendu à 500 000 exemplaires aux Pays-Bas. ■ MACHA SÉRY

Judas. Une chronique familiale (Judas), d'Astrid Holleeder, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Brigitte Zwerver-Berret et Yvonne Pétrequin, Le Sous-sol, 496 p., 22,50 €.

L'oreille d'Alphonse

Ancien musicien, Alphonse, le héros du nouveau roman d'Annelies Verbeke, a renoncé à sa carrière de jazzman pour devenir peintre en bâtiment. Immigré sénégalais, il apprend encore à vivre dans cette partie de la Belgique, à la frontière française, où ses pas l'ont mené. Cependant, quel que soit le client dont il repeint les murs, celui-ci en vient toujours à lui confier ses propres fragilités, ses failles, ses états d'âme. « C'est une chose qu'il sait faire. Ecouter, apaiser, consoler. Confronter parfois. Encourager ? (...) Il n'est pas anormal qu'il aime ça, se dit-il. (...) Ce n'est pas de la vanité. Pas de l'orgueil. Juste quelque chose qui lui arrive et qu'il sait faire. » D'un point de départ assez anecdotique, la romancière, qui publie depuis une quinzaine d'années, a su faire un roman ambitieux. Avec son style tout à la fois touffu et facile à lire, le roman déploie une myriade d'histoires plus singulières les unes que les autres. Pour écrire *Trente jours*, Annelies Verbeke a accompagné des bénévoles dans un camp de réfugiés improvisé du nord de la France, s'est mise à l'écoute de leurs histoires et de leurs parcours. Et en offre un condensé saisissant dans ce roman vif et généreux. ■ FLORENCE BOUCHY



Trente jours (Dertig dagen), d'Annelies Verbeke, traduit du néerlandais (Belgique) par Françoise Antoine, Fleuve, 400 p., 19,90 €.



La couleur de l'Age d'or

Agréablement romanesque, la vie de la jeune Catrijn, qu'imagine ici Simone van der Vlugt, fait revivre avec grâce et efficacité le Siècle d'or néerlandais. A travers le portrait de cette jeune paysanne du XVII^e siècle, dont la trajectoire croise celle de Rem-

brandt et de Vermeer, le lecteur découvre, de manière très incarnée, les circonstances dans lesquelles a pu naître le fameux bleu avec lequel est décorée la faïence de Delft. Fuyant son village après la mort brutale de son mari, la jeune veuve met à profit ses talents de peintre pour relancer une faïencerie en perte de vitesse. Cette dernière concurrence avec profit les porcelaines chinoises que les clients s'arrachaient jusque-là. « Le bleu azur ressort magnifiquement sur le fond blanc immaculé, les dragons rivalisent de mystère avec les personnages chinois, les fleurs et les anges. L'éclat de la glaçure supplémentaire donne vraiment vie à la scène », écrit Simone van der Vlugt. Au plus près des pensées de la jeune femme – le roman est rédigé à la première personne –, le lecteur suit avec curiosité et plaisir la vie créative et émancipée d'une artiste comme il y en a peut-être eu – qui sait ? – sans que l'histoire officielle de l'art en ait gardé la trace. ■ FL. BY

Bleu de Delft (Nachtblauw), de Simone van der Vlugt, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Guillaume Deneufbourg, Philippe Rey, 334 p., 20 €.

Rendez-vous

Yahia Belaskri sera présent sur le stand de la librairie L'Ivraie, sur l'Esplanade, du vendredi 25 au dimanche 27 mai.

« **L'étranger et nous** ». Rencontre avec **Toine Heijmans, Fouad Laroui et Annelies Verbeke**. Auditorium de la Panacée, vendredi 25 mai, 14 h 30.

Entretien avec Franck Biancarelli. Stand des médiathèques de métropole, samedi 26 mai 15 heures.

« **Les états de l'âme** ». Rencontre avec **Anna Enquist et Stephan Enter**. Centre Rabelais, samedi 26 mai, 18 heures.

Café littéraire avec Patrice Franceschi. Jardins de la Maison des relations internationales, dimanche 27 mai, 11 h 30.

« **Métamorphoses contemporaines de l'amour** ». Rencontre avec **Clément Bénéch, Stephan Enter et Hélène Gestern**. Espace rencontre Corum, dimanche 27 mai, 14 heures.

Le sort d'un insoumis

C'est dans un pays sans nom que nous emmène Yahia Belaskri. Une terre de hauts plateaux et de déserts, léchée par la mer. Une terre de batailles et de résistance, autrefois foulée par Augustin d'Hippone, Kahina et Abd el-Kader. Amray, le narrateur, y est né au siècle dernier et n'a connu que la guerre. Il y a la première et la seconde, qui ont cassé son père. Il y a celle qui a poussé ses amis d'enfance à partir – Shlomo, le fils du rabbin, Paco et son premier amour, Octavia, qu'il surnommait « ma joie », devenus d'un coup des étrangers. Enfin, il y a cette drôle de guerre d'usure, cette folie meurtrière menée par « les gardiens de l'Unique » qui persécutent ceux qui se livrent à l'activité dangereuse de penser.

Depuis son premier roman, *Le Bus dans la ville* (Vents d'ailleurs, 2012), l'écrivain, né à Oran en 1952, donne vie et voix aux figures oubliées et aux petites vies balayées par l'histoire qui sont le cœur battant de son Algérie. Dans *Le Livre d'Amray*, il décrit avec sensibilité le parcours d'un jeune rebelle, poète dès l'adolescence, grand lecteur de TERENCE, Tchicaya U Tam'si, Jean Sénac ou Rumi, et convaincu de son droit à aimer, douter et trahir.

Alors qu'il s'insurge contre le système du parti unique en vigueur dans son pays, la violence de la répression le rattrape. « J'ai 20 ans, et c'est une abrasion, incommensurable. Comme une chute sans fin. Jeune et déjà vaincu », dit-il. Ce roman est le plus beau livre de Yahia Belaskri, une ode à la liberté et au pouvoir immense de la parole. ■ GLADYS MARIVAT

Le Livre d'Amray, de Yahia Belaskri, Zulma, 144 p., 16,50 €.



Furieuse peinture flamande

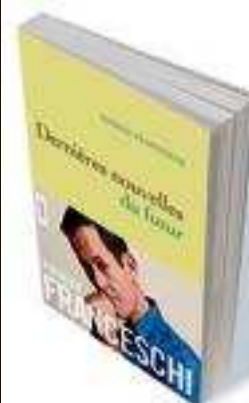
Par la seule volonté d'un homme eut lieu, à l'été 1629, l'une des pires tueries du siècle. Prophète d'une apocalypse sanglante, Jeronymus Cornelisz massacra les rescapés d'un naufrage sur un archipel perdu des mers australes. Beaucoup ont découvert le personnage par le bref récit de Simon Leys, *Les Naufragés du Batavia* (Arléa, 2003). Dans une fresque plus ample, Marc Biancarelli en propose une

version aussi complexe qu'ambitieuse. Composé de 17 tableaux, *Massacre des innocents* impose une vision théâtrale d'une noirceur vertigineuse, qui tient du drame shakespearien en même temps qu'il s'enracine dans la peinture flamande – Frans Hals (vers 1580-1666) et Johannes Torrentius (1589-1644) jouent un rôle dans la genèse du drame, et le jeune Vermeer (1632-1675) apparaît malicieusement dans l'épilogue. L'auteur emprunte d'ailleurs son titre à une toile de Cornelis Cornelisz van Haarlem (1562-1638), qui figure dans le roman comme l'élément déclencheur du délire eschatologique de l'autre Cornelisz, lequel, « dans une hallucination sanguinaire, une jubilation destructrice jamais égalée, [commence] à peindre le néant ». Face au tyran, qui se veut « l'architecte le plus abouti de l'inconcevable », apparaît une femme, noble et belle, que lui dispute un soldat « perdu au cœur des incendies », rendu hagard par les violences qu'il a connues, et qui erre en quête de réconciliation intime. « Que de suffocante beauté dans l'accomplissement inéluctable du désastre », s'exalte le furieux. Le lecteur confirme. ■ PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Massacre des innocents, de Marc Biancarelli, Actes Sud, 304 p., 21 €.

L'avenir est intérieur

L'une des quatorze « dernières nouvelles du futur » imagine un personnage terriblement veule, qui dénonce aux autorités son épouse coupable de vouloir penser par elle-même et qui ose se présenter comme un « lanceur d'alerte »... Dans le futur très proche décrit par ces textes, les mots n'ont plus de sens, comme dans *1984*, de George Orwell (Gallimard, 1950, auquel le recueil rend évidemment hommage), où « la guerre, c'est la paix, la liberté, c'est l'esclavage, l'ignorance, c'est la force ». Le vrai lanceur d'alerte, ici, c'est Patrice Franceschi. Il pousse à leur paroxysme certains traits du monde contemporain (l'obsession de la transparence, la mise en données généralisée, l'effacement de la vie privée, l'épuisement des ressources naturelles, la volonté des transhumanistes d'« augmenter » l'homme, la fascination pour la célébrité...) pour écrire ces nouvelles sombres, emplies d'inquiétude mais aussi de réflexions sur les remèdes possibles à cette fuite en avant vers la catastrophe. Car ce monde à venir compte aussi des résistants, formant le mystérieux « Réseau Sénèque » : à la folie, dit ainsi l'auteur, il faut opposer le stoïcisme, sans doute en commençant par accepter la finitude humaine. Ecrivain, aviateur, marin, parachutiste, officier de réserve, ayant consacré sa vie à arpenter le monde et ses confins, Patrice Franceschi semble affirmer que la plus grande aventure, aujourd'hui, consiste à lutter pour conserver une vie intérieure. Et que dans ce combat, nous disposons tous d'une arme fondamentale : la littérature. ■ RAPHAËLLE LEYRIS



Dernières nouvelles du futur, de Patrice Franceschi, Grasset, 220 p., 19 €.